

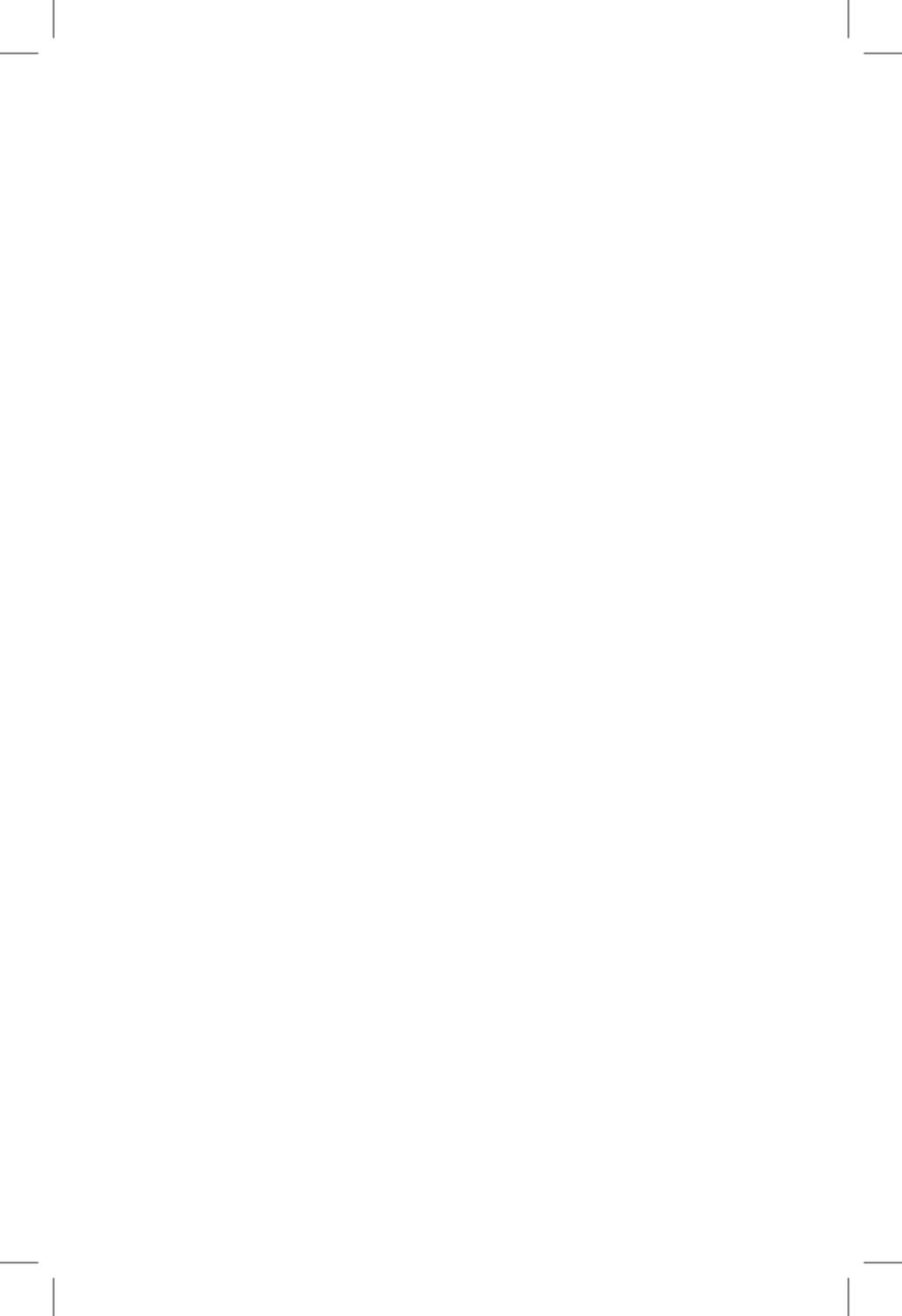
## **Sommaire**

Corona et climat — 7

Urgence chronique — 45

Communisme de guerre — 133

Notes — 205



## Corona et climat

L'entrée dans la troisième décennie du millénaire a été marquée par la signature d'un nouveau plan de relance historique pour l'imagination dystopique. Les feux de brousse n'avaient pas fini de gronder à travers l'Australie, carbonisant une surface plus grande que l'Autriche et la Hongrie réunies, projetant des flammes à 70 mètres dans les airs, immolant 34 êtres humains et plus d'un milliard d'animaux, envoyant leurs fumées au-dessus du Pacifique jusqu'en Argentine et brunissant les sommets enneigés de Nouvelle-Zélande, qu'un virus s'échappait d'un marché alimentaire de Wuhan, en Chine<sup>1</sup>. On y vendait des animaux capturés dans la nature. Sur les étals se trouvaient des louveteaux, des rats des bambous, des cigales dorées, des hérissons, des écureuils, des renards, des civettes, des tortues, des salamandres, des crocodiles et des serpents. Toutefois, les premières études ont désigné les chauves-souris comme la source du virus. Depuis son hôte naturel, le virus se serait transmis à une autre espèce – le pangolin reste le principal suspect –, et aurait ainsi voyagé jusqu'au marché de Wuhan, d'où il serait passé

## *La chauve-souris et le capital*

dans des organismes humains qui circulaient parmi les boutiques. Les patients ont commencé à affluer dans les hôpitaux. L'un des tout premiers d'entre eux, un homme de 41 ans en bonne condition physique qui travaillait sur le marché, est resté chez lui pendant une semaine avec de la fièvre, des difficultés respiratoires, une toux sèche et des douleurs diffuses – il se trouve que pendant cette même semaine, les températures dans les États australiens touchés par les incendies ont dépassé les 40 °C – avant d'être envoyé en soins intensifs.

Puis le virus s'est propagé comme une impulsion sur un réseau électrique. Dans les premiers jours de février 2020, une cinquantaine de personnes mouraient chaque jour, de détresse respiratoire aiguë pour la plupart – elles n'arrivaient plus à respirer; début mars, la maladie tuait encore environ 70 personnes par jour; le 1<sup>er</sup> avril, avec 5 000 morts par jour, la courbe de progression était pratiquement verticale. Avec au moins un cas d'infection recensé dans 182 pays sur 202, l'impulsion mortelle avait franchi tous les océans et gagnait les rues du monde entier, de la Belgique à l'Équateur. Et pendant ce temps, les essaims de criquets les plus denses et vastes jamais vus de mémoire d'homme dévastaient l'Afrique orientale et l'Asie occidentale, submergeant la terre, dévorant les plantes et les fruits sans laisser une pousse sur leur passage<sup>2</sup>. Les paysans tentaient en vain de les chasser de leurs champs. Les criquets

formaient des nuages qui assombrissaient les cieux et, une fois morts, des tas de cadavres si épais qu'ils pouvaient arrêter un train. Un seul essaim au Kenya faisait trois fois la surface de la ville de New York; un contingent plus normal, vingt-quatre fois plus petit, pouvait regrouper jusqu'à huit milliards d'individus capables de dévorer l'équivalent de ce que mangeaient 4 millions de personnes en une journée. En temps normal, ce type d'essaims est très rare. Le criquet s'en tient d'ordinaire à son mode de vie solitaire dans les déserts. Mais en 2018 et 2019, ces déserts ont été noyés sous des pluies torrentielles et l'excès d'humidité a favorisé l'éclosion des œufs et la formation de ces rassemblements si voraces qu'ils en sont venus à menacer la sécurité alimentaire de dizaines de millions de personnes, alors même que le virus fondait sur elles.

Les cavaliers de l'Apocalypse ne chevauchent jamais seuls; les fléaux ne surgissent pas au singulier. Il semble qu'il faille s'attendre à trouver des orages et des tourmentes, des pestes et des rivières fétides, des grenouilles et des poissons morts dans les chaudrons fumants. À l'heure où j'écris ces mots, dans les premiers jours d'avril 2020, le nombre total de cas recensés dans cette pandémie de coronavirus est sur le point de franchir le seuil du million et le nombre de morts la barre des 50 000 et personne ne sait comment cela va se terminer. Pour paraphraser Lénine, il semble que des

## *La chauve-souris et le capital*

décennies soient passées en quelques semaines, le monde tournant soudain plus vite, rendant tout pronostic à peu près impossible. Mais si l'on tient à encaisser quelques chèques du plan de relance, on peut imaginer sans peine une planète enfiévrée habitée par des gens fiévreux : on aura le réchauffement mondial plus les pandémies, des bidonvilles engloutis par la mer avec des gens qui meurent de pneumonie dedans – Bombay, par exemple. Le bidonville de Dharavi vient d'enregistrer son premier cas de coronavirus. Un million de personnes vivent dans la promiscuité à Dharavi, avec de très rares accès aux équipements sanitaires ; et chaque année, l'eau monte un peu plus haut quand les ondes de tempête envahissent le bidonville. Il y aura des camps de réfugiés où les agents pathogènes ravageront les corps entassés. L'air sera trop chaud et trop contagieux dehors pour qu'on puisse sortir. Les champs se creveront sous le soleil sans personne pour les travailler

– mais d'autre part, la crise du coronavirus a surgi d'emblée avec la promesse d'un retour à la normale, et cette promesse était d'autant plus audible et crédible, pour une fois, que la maladie semblait bien plus étrangère au système que, mettons, la faillite d'une banque d'investissement. Le virus était le choc exogène par excellence. Il allait disparaître, d'un mois à l'autre. Il y aurait peut-être une deuxième saison mais c'est tout. Un vaccin pouvait enrayer la pandémie. Toutes les

mesures prises pour la contenir étaient vendues comme temporaires, comme une rue provisoirement interdite d'accès par les rubans de la police, et on peut donc tout aussi facilement imaginer une planète ramenée au *statu quo ante*. Les rues se rempliront à nouveau. Les clients jetteront leur masque avec soulagement et se précipiteront dans les centres commerciaux. Le désir refoulé de reprendre là où chacun s'était arrêté quand le virus a frappé s'assouvira à plein : les avions retrouveront la voie des airs, le ciel se couvrant de bourgeons comme après un long hiver pour retrouver sa canopée de traînées blanches. La consommation pourrait bien être une perspective plus séduisante que jamais<sup>3</sup>. Qui voudra encore être enfermé dans un bus ou un train bondé après cela ? La sous-utilisation des capacités de production dans les usines automobiles et sidérurgiques et les centrales à charbon se résorbera d'un coup et les stocks fondront pour alimenter les chaînes logistiques. Loin des regards, les forages pétroliers pourront reprendre.

Mais à y regarder de près, ces deux scénarios opposés n'en font qu'un.

Peut-on aussi imaginer une issue ?

### *Là où une urgence existe*

Afin d'empêcher ou de ralentir la diffusion du virus, les États du monde entier ont pris des